

*À la part de Suisse qui est en chacun
de nous.*

La frontière ne pourra donc être tracée que dans la langue, et ce qui est au-delà de cette frontière sera simplement dépourvu de sens.

Ludwig Wittgenstein, *Tractatus logico-philosophicus*, 1921

Tous les natifs s'entendent contre nous.

Edmond About, *Le Roi des montagnes*, 1857

À la frontière du Valais et du canton de Berne, sur le flanc méridional du Wildstrubel et dominant le glacier de la Plaine morte, il existe une vallée profondément encaissée et seulement accessible depuis les airs. Comme certaines zones fertiles et pourtant impénétrables du massif alpin furent épargnées par la guerre de Trente Ans, comme le monastère de Shangri-La est resté jusqu'à ce jour invisible aux profanes, aucun voyageur n'y a jamais pénétré. Ses flancs escarpés la dissimulent au reste du monde et aucun col n'en facilite l'accès. En son cœur gît un lac vert qu'on qualifierait d'insondable si quiconque avait essayé d'en atteindre le fond. Des légendes courent sur ce lieu interdit où vivraient les fées et les hommes sauvages. On ne cherche pas à y aller, car il est encore des endroits à la surface de la Terre où l'humanité n'a pas sa place, mais les anciens bouviers qui pratiquaient la transhumance en parlaient à la veillée sans jamais l'avoir vu, preuve qu'il existe tout de même puisqu'il serait vain de nommer ce qui n'a jamais été. Dans un murmure craintif et respectueux, les yeux brillant d'une lueur peu commune, l'ombre de leurs mains portée sur les murs de bardeaux par le feu d'une chandelle de suif, ils l'appelaient *Geheimnistal*.

Durant l'été 1982, le camarade Iouri Andropov, alors directeur du KGB, fut convaincu par un ensemble d'éléments concordants que les États-Unis préparaient une attaque surprise contre l'Union soviétique. Les rapports alarmistes convergeaient tous vers sa datcha de Crimée. Les bombardiers du *Strategic Air Command* se relayaient nuit et jour, longeant les frontières, ceinturant le vieil empire décati. Les guêpes étaient prêtes à déferler en essaim sur la future charogne. Les réformes attendraient bien encore un peu, car la paranoïa de vieillards médaillés semblait être une réponse plus efficace aux problèmes structurels. Les soldats de l'Armée rouge revenaient de Kaboul ou de Khost dans des cercueils plombés et couverts de drapeaux. Andreï Sakharov écrivait pour la troisième fois ses mémoires dans la banlieue de Gorki, car les deux précédentes moutures lui avaient été dérobées par la police. Enfin, les missiles s'accumulaient dangereusement en Europe, de part et d'autre d'une immense balafre qui n'en finissait plus de diviser le monde.

I

L'INSTITUT

Les falaises couvertes d'une végétation dense plongeaient dans les eaux sombres et tranquilles du lac Léman. Un ressac induit par le seul mouvement des hors-bords léchait les rochers de manière irrégulière avant de se retirer dans un bruit de siphon. Et le soleil filtré par les nuages épars miroitait sur cette grande étendue plane. Au loin, les coteaux couverts de vigne cédaient la place aux véritables montagnes et l'on distinguait à leur sommet les neiges éternelles qui maculaient des alpages aux allures fauves.

Arnaud Vogel venait d'avoir douze ans lorsque ses parents le conduisirent à l'embarcadère. Son père avait garé la Rover dans une ruelle de Saint-Gingolph, située près de la rive, en contrebas de la rue Nationale et de son poste de douane. Il leur suffit de quelques mètres à peine pour traverser le cours encaissé de la Morge et la frontière qu'il symbolisait, échappant ainsi à pied aux questions de la police et aux déclarations. À première vue, la Suisse, avec ses maisons roses aux tuiles bicolores et ses sentes un peu fanées sans l'ombre d'un passant, n'avait rien de cette *terra incognita* qu'il avait imaginée. Les volets clos et les commerces fermés en ce jour de fête nationale donnaient l'impression d'une torpeur historique, comme une sieste qui ne finirait jamais. Le soleil paraissait suspendu aux trois quarts de sa course, projetant sur le sol des ombres difformes.

Arnaud tirait derrière lui une énorme valise dont le poids le freinait dans sa course. Le bruit des roulettes sur le sol inégal se réverbérait sur les façades aux couleurs fades et au crépi usé. Il emportait tous les vêtements dont il disposait, des livres, ses jouets préférés. Le gros de ses affaires l'avait précédé dans une malle. Et sous le linge de corps, les « tricots de peau », comme aurait dit sa mère qui n'avait jamais utilisé le terme « tee-shirt », se trouvaient des liasses de billets à l'effigie de Blaise Pascal et mêmes quelques lingots, car François Mitterrand s'évertuait à priver les honnêtes citoyens des fruits de leur labeur.

La bourgeoisie, qui formait déjà la seule véritable Internationale, envoyait désormais ses enfants dans les *boarding schools* helvétiques, comme elle les avait envoyés au siècle précédent dans des sanatoriums d'altitude, à Davos ou ailleurs. Il n'était plus question de soigner la tuberculose ou de masquer la langueur causée par les trépidations de la ville, mais bien d'assurer la survie d'une espèce.

Depuis plus d'un an, Alexandre Vogel abreuvait son fils de commentaires anxieux sur l'entrée des communistes au gouvernement, la dévaluation du franc par Pierre Mauroy et l'arrivée des troupes du pacte de Varsovie. Il était pacifiste et craignait l'imminence de la guerre sinon la collectivisation inévitable de la propriété privée. Comme son père avant lui avait prédit l'arrivée des Allemands, il était convaincu que l'élection des socialistes préfigurait une invasion bolchévique. Il avait donc décidé que le départ d'Arnaud pour l'institut Petringin serait une bonne occasion de sanctuariser ses économies dans un coffre de l'Union des banques suisses. De l'autre côté du lac, un intermédiaire attendrait le garçon et récupérerait le magot, moyennant une commission d'usage. On ne poserait pas de question. C'était la coutume. Et si les contrôles s'étaient soudain renforcés à la demande du gouvernement, engendrant ainsi d'interminables bouchons près des postes-frontières, le père de famille savait qu'on ne fouillerait pas un enfant en vacances, innocent par nature. L'expédition alpine devait ainsi permettre de faire d'une pierre deux coups. Le fils serait mis à l'abri aussi bien que les économies. C'était donc l'avenir de la famille Vogel, rien de moins, qui se jouait là, sur cette Riviera un peu surannée et qui ne ressemblait en rien à l'idée qu'Arnaud avait préconçue. Où étaient donc les chalets et les vaches, les lutteurs en culottes de peau et leurs cors des Alpes qu'il s'était attendu à trouver dès le passage de la frontière, comme si cette dernière avait été plus qu'une ligne imaginaire séparant deux moitiés d'un même village, une scission véritable entre deux mondes différents ?

Le pacifisme dans la famille Vogel confinait à la religion. Traumatisé par la Seconde Guerre mondiale, l'aïeul avait rejeté toute forme de nationalisme, sans pour autant succomber aux charmes d'autres sirènes. Le socialisme se prétendait universel mais s'avérait patriote et belliqueux. Partisan d'une troisième voie originale, il vouait donc un culte au docteur Ludwik Zamenhof, fondateur de l'espéranto, langue qu'il avait apprise tout seul avant de l'enseigner à ses propres enfants.

Élevé dans une crainte rétrospective, Alexandre avait souvent l'impression d'avoir traversé la défaite et l'Occupation sans même les avoir vécues. Longtemps, il s'était réveillé en hurlant, assailli par des souvenirs d'emprunt. Sa vie, dans l'immédiat après-guerre, avait consisté à attendre le retour du conflit inévitable. La communauté européenne ne lui semblait pas être un garde-fou

suffisant et maintenant que les armées se massaient de nouveau des deux côtés du rideau de fer, il avait le sentiment à la fois terrible et particulièrement jouissif d'avoir eu raison contre toute attente. D'aucuns construisaient des abris antiatomiques sous leur jardin. D'autres signaient des pétitions en faveur du désarmement. On l'avait traité de fou, mais il avait eu raison de perpétuer ainsi la tradition familiale. Dans un élan utopique, il avait même devancé les aspirations de son propre père en faisant de l'espéranto la langue maternelle de son fils unique. Arnaud était devenu malgré lui un *denaskulo*, un de ces natifs censés renouer avec la langue adamique universelle, garante des échanges et de la paix mondiale. Leur mission consisterait à faire oublier la tour de Babel. Ils n'étaient que quelques centaines de par le monde, un petit groupe de pionniers que la génération précédente avait investi d'un mandat quasi sacré et pour qui l'institut Petr-Ginz représentait la terre promise. Depuis toujours, on lui vantait les mérites de cette école particulière, fondée par le milliardaire Peter Lantos et dissimulée dans un lieu tenu secret. D'après la rumeur, les natifs y vivaient entre eux, coupés du monde, formant ainsi une avant-garde. On s'était inspiré de ces Allemands de Rhénanie-Palatinat qui avaient fondé au Brésil une communauté dans le *Rio Grande do Sul* et dont le dialecte, baptisé *hunsrückisch*, s'était mêlé de portugais pour devenir une langue à part. Loin des partis politiques ou des professions de foi, ignorant les disparités culturelles de toutes sortes, on forgeait dans ces montagnes le véritable homme nouveau, celui qui empêcherait le conflit à venir, ou y survivrait le cas échéant, et repeuplerait la Terre.

La famille Vogel finit par s'extraire du dédale de venelles et se retrouva en plein soleil sur la berge. *Le Rhône* accostait à peine, réduisant le fracas de ses deux roues à aubes afin de manœuvrer à l'approche du ponton. C'était un long bateau blanc, effilé comme un cygne et tout droit sorti du XIX^e siècle, avec ses mâts inutiles, sa cheminée noire et ses manches à air à la gueule cramoisie. Sur le quai, un marchand ambulant vendait des glaces à l'italienne, tortillons de crème colorée qui jaillissaient d'une turbine en flux continu. Son commerce nécessitait un coup de poignet particulier afin que la superposition des différentes couches forme un bulbe polychrome et quasi orthodoxe. Les enfants du voisinage s'agglutinèrent autour de lui, serrant dans leurs paumes les grosses pièces brillantes que leur avaient données leurs parents. Un concours tacite semblait occuper les gamins. Il s'agissait de savoir qui obtiendrait la torsade la

plus haute et la plus instable à force de suppliques et de soudoiements. Tirant sur la manche de sa mère, Arnaud se mit aussitôt sur les rangs, abandonnant sa valise derrière lui au grand dam de son père. Les touristes descendaient déjà du bateau et l'accompagnateur envoyé par l'institut se présenta. Pendant que sa mère transmettait l'autorisation de sortie de territoire et dressait la liste de ses recommandations, Arnaud contemplait sa glace, à la fois satisfait par sa taille imposante et surpris par le poids du cornet. À peine sortie de la machine, la crème s'était mise à dégouliner sur ses doigts en longues bavures qu'il fallait lécher avec insistance. Afin de ne pas en perdre une miette, il faisait pivoter le cornet d'un quart de tour entre chaque succion. À sa grande surprise, la chaleur du soleil combinée au froid de la glace lui procurait une sensation délicieuse. Pendant de nombreuses années encore, et jusqu'à sa découverte du sexe des femmes, ce souvenir resterait pour lui comme le plus voluptueux, la synthèse paradoxale des extrêmes opposés qui sature tous les sens et frustre par effet de contraste, car la vie quotidienne est communément dépourvue de ces sensations fortes. Sans le savoir, il se constituait déjà toute une réserve de regrets. Ainsi marchait la fabrique de la nostalgie à venir. Pour l'instant, il savourait sa sucrerie, les mouvements imperceptibles du lac, la chaleur déclinante du soleil estival et mêlait tous ces éléments en un seul et même souvenir, dont les composantes pourtant dissociables finiraient par fusionner, revenant à l'esprit d'un bloc chaque fois qu'il mangerait une glace forcément moins bonne que l'originale, ou qu'il se trouverait au bord d'une eau calme et toujours moins scintillante. Cet après-midi resterait comme un moment parfait, un instant de prélude où la peur de l'inconnu et l'angoisse de la séparation se teignent d'excitation à la perspective de l'aventure. Longtemps après, et sans même recourir à la littérature, l'entrelacs pistache-fraise symboliserait tout cela à la fois dans un de ces raccourcis saisissants et sensuels que seule la mémoire sait manufacturer.

Il fallut se dire au revoir et ce moment terrible, redouté entre tous et pourtant différé, s'imposa comme la seule émotion capable de rivaliser avec la puissance du désir. Il comprit que son obsession soudaine pour cet enchevêtrement d'impressions n'avait été qu'une tentative d'aterrissement, un subterfuge comme le serait un jour les promesses du sexe. Des années plus tard, il s'efforcerait encore d'ajourner la réalité en empoignant des corps inconnus, sans

plus se souvenir qu'il pratiquait cet art de la fuite depuis l'enfance. Malgré sa promesse, il pleura dans les bras de sa mère. Il dut aussi supporter les conseils de son père où se mêlaient fierté, sens du devoir et paranoïa. Arnaud s'interrogeait depuis un moment déjà sur la réalité de la menace décrite de manière obsessionnelle par son géniteur. Insouciant, il ne croyait pas vraiment à l'imminence de la guerre, mais devait bien se contenter des explications qu'on lui fournissait.

Si Arnaud avait accepté de partir pour l'institut Petr-Ginz, ce n'était pas tant pour échapper à une conflagration mondiale que pour y rencontrer ses semblables et y entendre enfin la langue qui était celle de ses pensées. Comme la grammaire est à l'origine des nations, Arnaud s'était toujours senti étranger jusque dans sa propre famille, percevant la réalité d'une manière trop originale. C'est ce qu'avait voulu son père, mais cette singularité l'avait conduit à l'isolement. Bien sûr, il maîtrisait aussi le français qu'il percevait cependant comme l'expression même de l'ambiguïté, l'incarnation du faux-fuyant, avec ses irrégularités innombrables et ses exceptions prédominantes, comme si la transgression de la règle était inscrite depuis toujours dans cette culture qu'il avait acquise sans qu'elle soit vraiment la sienne. On ne pouvait pleinement faire confiance à cette langue de cours ni à ceux qui la pratiquaient, car elle avait forgé une vision du monde fondée sur l'allusion et la polysémie.

Sans plus attendre, Arnaud prit pied sur le bateau et se dirigea vers le bord opposé afin de se soustraire à la vision pathétique de ses parents restés à quai. Au bout d'un moment, la sirène retentit et les roues à aubes se mirent enfin en marche. L'élégant navire s'élança en direction du soleil et décrivit un quart de cercle avant de faire cap vers Montreux. On traversait le lac dans sa largeur. Une brise légère se leva et, tandis que son accompagnateur nommé Jonathan tâchait de lancer la conversation dans un espéranto aux accents britanniques, Arnaud se colla au bastingage et laissa pendre ses bras par-dessus bord afin de toucher du bout des doigts les éclaboussures soulevées par l'étrave. De temps à autre, l'éclat fugitif d'un omble-chevalier jaillissait des profondeurs cristallines, fuyant le fracas du moteur. Les flots miroitaient et la ville au loin vibrait dans la chaleur, comme un mirage flottant au-dessus du désert. Des hôtels tarabiscotés et des casinos aux allures de palais vénitiens se dessinaient peu à peu sur le trait de la côte. Et, en fin de compte, l'angoisse qu'il avait sous-estimée se dissipa à l'idée

qu'il emprunterait à nouveau ce navire pour revenir chez lui. Par anticipation, il savourait le moment du retour, ayant déjà accès à des émotions à venir. Rien ne le séparait plus de ce moment que l'illusion du temps. Les sensations seraient les mêmes, les images identiques. Et bien que l'eau soit réputée changeante, il sentait avec certitude que ce paysage conserverait son attrait éternel, comme une borne immuable et délimitant un territoire à l'intérieur de son cœur. Il ignorait par excès de naïveté qu'il allait changer, malléable plus que toute autre chose, au contraire des montagnes, du ciel et des nuages que leurs formes abstraites rendent interchangeable. Rien ne bougerait autour de lui, mais son regard se modifiait déjà, amplifiant son sentiment de solitude face à l'immensité des temps géologiques. Lui seul vieillirait et les éléments tangibles, permanents qui l'entouraient en paraîtraient modifiés, si bien que rien ne pourrait jamais lui servir d'appui, à l'exception de ses propres souvenirs. Il ferma donc les yeux et tenta de visualiser le panorama afin de le fixer de manière définitive, méconnaissant les caprices de la mémoire qui érige à sa guise un piédestal à la banalité et enterre ce qu'on imagine être la gloire. Il n'avait de prise sur rien mais ne le savait pas encore.

Au bout du débarcadère, un homme en complet gris, petite moustache et chapeau melon, les attendait. Ils s'assirent sur un banc face au lac et Arnaud sortit la cassette de sa valise. Après les salutations d'usage, ils se séparèrent sans autre forme de procès et Arnaud regarda le factotum s'en aller, littéralement déséquilibré par le poids de l'or qu'il tenait à bout de bras. L'échange fut bref et dénué de toute procédure administrative. Une simple poignée de main fit office de reçu. Toutes ces histoires d'argent lui échappaient. Avait-il seulement conscience d'enfreindre les lois de son propre pays ? Encore une fois, il avait obéi à son père sans se poser de question, mais l'étrangeté de la situation l'intriguait. Un rapide coup d'œil alentour lui révéla que son coursier ressemblait en tout point aux badauds qui peuplaient le square et la promenade. Il imagina donc la ville, grosse station balnéaire, traversée en tous sens par des hommes discrets et distingués dont la mission consistait à transporter sans relâche toute la richesse du monde, sans curiosité malsaine ni tentation. Rien ne les empêchait pourtant de s'enfuir avec leur butin, mais le manège donnait l'impression d'une procédure bien rodée, immémoriale, un rituel coutumier qu'il eût été inconvenant de blasphémer sans honte. Les transactions étaient régies par un

ensemble de lois tacites impossibles à méconnaître, car la réputation et l'anonymat semblaient avoir dans ce pays une valeur encore plus importante que l'argent étranger.

Arnaud suivit ensuite Jonathan. Ils franchirent un carrefour en pente et longèrent le Grand Hôtel, à l'assaut des contreforts domestiqués d'une véritable montagne jusqu'à la gare. Suivant le mouvement de la foule, ils montèrent à bord d'un train bleu et blanc dont les flancs portaient l'inscription *MOB*. Les passants se massaient sur les quais et prenaient toutes sortes de trains, comme s'il eût été primordial de fuir au plus vite cette villégiature assoupie, de peur que ce sommeil enchanté soit contagieux, comme une maladie qu'on désire et redoute tout à la fois. Il fallait quitter la plaine et ses cités corrompues, abandonner ce creux docile et accueillant des langueurs lacustres pour la rudesse des hauteurs. Au bout d'un moment, le convoi s'ébranla et entreprit de gravir la falaise avec une lenteur méthodique. Il décrivit des lacets plus ou moins longs à travers les vignes qui doraien au soleil et dans lesquelles Arnaud apercevait déjà des grappes aux reflets ambrés. Le wagon au confort spartiate ne semblait conçu que pour le transport des skieurs et de leur matériel, l'emport des vélos ou de sacs à dos volumineux. C'était un train de montagnards sentant le cuir et la sueur, reliant les stations d'altitude aux villas plus délicates des rivages lémaniques. Parvenu au sommet de la falaise, le train longea une dernière fois le précipice, comme pour laisser à ses passagers une ultime impression. Ils purent ainsi profiter du paysage *in extremis*. Les flots noirs étincelaient, enchâssés dans un écrin de roches à pic et de verdure luxuriante. Puis le train s'enfonça à l'intérieur des terres. Les vallées serpentaient vers l'est, formant cette région qu'on appelle *Oberland*. De temps à autre, le tortillard marquait l'arrêt dans des endroits qui n'évoquaient plus rien à personne, ne donnaient même pas l'impression d'avoir été des villages, comme si la ligne égrainait ses stations sans en oublier une seule et sans plus se soucier du passage du temps ou du mouvement des peuples. Peut-être des hommes avaient-ils vécu près de ces quais désertés, sous ces pancartes qui avaient sans doute été des points de ralliement et dont le nom était à présent celui de carrefours dépeuplés. La machine traçait son sillon. Partout l'herbe des alpages donnait l'impression d'avoir été tondue pendant la nuit par une main invisible qui se serait donné la peine d'utiliser un ciseau à barbe. Le sentiment de mécanique bien huilée qui avait frappé Arnaud

dès son arrivée à Montreux prévalait aussi dans ces espaces vides où la nature semblait à la fois préservée et curieusement disciplinée. Si la traversée de la frontière et son pont ridicule lui avait laissé un goût d'inachevé, la traversée du lac, comme celle d'un miroir, avait tenu toutes ses promesses. Ce nouveau monde qu'il découvrait à présent, enchanté comme celui des contes, était d'autant plus intrigant qu'il ressemblait au sien sans l'être tout à fait. Il avait par conséquent le sentiment de vivre un rêve dans lequel tout paraissait normal et qui se révélait pourtant obscur. Il n'aurait su dire ce qui détonnait véritablement dans cette beauté de carte postale, mais quelque chose lui indiquait qu'il avait quitté le monde ordinaire. Il lui semblait voir la montagne pour la première fois, comme un objet qu'on croit connaître par cœur parce qu'on l'observe toujours de la même manière et qui soudain se montre sous un angle inattendu et révèle enfin sa nouveauté.

Au loin, quelques montgolfières colorées surplombaient les pentes boisées, comme les bulles de savon s'envolent et ne reviennent jamais, soumises au gré du vent et des intempéries. Par moments, on voyait l'éclat des brûleurs passer du bleu au jaune à mesure que le gaz incandescent se détendait dans l'atmosphère asséchée. Arnaud n'entendait pas pour autant le bruit déchirant des flammes monter à l'assaut de la toile. Le train cahotait doucement tandis que Jonathan parlait sans discontinuer, refusant que le silence et la gêne s'installent entre eux. Arnaud l'écoutait d'une oreille distraite, hochant la tête par intermittence, recueillant de-ci, de-là quelques informations sur l'institut Petr-Ginz. Il était bien plus absorbé par le paysage changeant, les mouvements hypnotiques du chemin de fer, l'odeur familière du plastique, la couleur céladon des banquettes en Skai, emmagasinant toutes ces sensations comme on thésaurise des richesses matérielles. Entre les flancs encaissés et couverts d'une forêt sombre, dans les replis pierreux formés par la poussée continue des Alpes, se lovaient des lacs dont l'eau limpide était troublée par le ruissellement de pluies pourtant lointaines. À Rossinière, le train longea même une retenue d'eau aux allures de cappuccino, brune, turbide et couverte d'écume, charriant des branches mortes et des nids d'oiseaux. Des orages d'été s'étaient abattus sur les hauteurs durant les jours précédents, décapant ainsi les ravines des feuilles déjà mortes et tombées prématurément. À l'est, des falaises massives et dénudées surplombaient la vallée comme des crocs de chiens. Les bourgades se succédaient avec leurs

clochers de bois et leurs terrains de football bien entretenus. On y voyait défiler des hommes en costume sombre, jouant du tambour et portant de grands drapeaux dont la hampe reposait dans un boudrier de cuir râpé. De grands bûchers constitués de fagots attendaient la nuit pour partir en fumée. Les Suisses célébraient comme il se doit l'anniversaire de leur confédération et Arnaud se souvint, fier et honteux, du 14 Juillet précédent au cours duquel il s'était saoulé pour la toute première fois.

Un garçon plus âgé avait acheté de la bière. Ses parents s'étaient rendus au bal des pompiers, lui laissant ainsi une liberté relative dans ce village de Camargue où ils passaient les vacances en famille. Angoissé à l'idée de son départ, il s'était forcé à boire, par bravade bien plus que par goût. Il espérait aussi oublier le regard ironique de cette fille en robe d'été qui lui avait tourné le dos, les brimades des plus forts et enfin, son impuissance face aux décisions des adultes. Grimaçant, luttant contre les haut-le-cœur, il lui avait semblé que l'amertume du houblon reflétait assez bien celle de sa propre situation. Il ne voulait pas s'en aller. Tandis que les adolescents, plus mûrs et néanmoins stupides, le regardaient s'enivrer de force tout en ricanant, il avait essayé d'imaginer les Alpes où il se trouvait à présent. Une heure plus tard, éméché, titubant, il se souvenait avoir poussé une porte dans une rue obscure, puis s'être introduit dans une maison vide. Toute la population s'était regroupée sur la place du village afin d'assister au feu d'artifice. Il avait ensuite pissé tout son saoul dans ce qui devait être une salle à manger. « La bière, on ne fait que la louer », avait déclaré, non sans une certaine sagesse, l'un de ses compagnons de beuverie en le voyant s'éloigner. Il se remémorait à présent le bruit de son urine, giclant à gros bouillon sur le carrelage dans un écho certainement amplifié par l'ivresse. Il avait alors longé les façades ocre, de réverbère en réverbère, s'accrochant aux poubelles jusqu'à sa villégiature, puis s'était effondré sur son lit sans même se déshabiller. Malgré tout, il n'avait pas vomi et en tirait *a posteriori* une certaine prétention. Avait-il le sentiment d'être un homme, comme il l'avait entendu dire par d'autres, maintenant qu'il avait accompli ce rituel ? Il s'était réveillé avec la migraine, la bouche pâteuse et sans que ses craintes aient disparu le moins du monde. Décidément, l'alcool, comme tout le reste, n'était qu'une supercherie. Il ne reverrait plus ses camarades de classe, mais en connaîtrait d'autres, comme l'avait affirmé sa mère. Son propre quartier lui deviendrait étranger. Ses